

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Georges Perec

L' Attentat de Sarajevo

récit

Préface de Claude Burgelin

Éditions du Seuil

ISBN : 978-2-02-131678-0

© Éditions du Seuil, mai 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

En cette année 2016, Georges Perec aurait eu quatre-vingts ans.

L'Attentat de Sarajevo, écrit à vingt et un ans, est son premier roman. Pour nous, c'est l'ultime œuvre inédite, connue à ce jour, achevée par Perec.

Désormais nous sommes face à un chantier inachevé, des fragments qui resteront à défricher.

Depuis 1982, année de la disparition de Georges Perec, Ela Bienenfeld (1927-2016), sa cousine germaine, qu'il appelait souvent « ma sœur », a été l'exécutrice testamentaire de son œuvre. C'est elle qui a veillé sur les écrits de Georges Perec avec autant de rigueur sensible que d'intelligence.

Parce que Ela Bienenfeld a souhaité et rendu possible notre aventure éditoriale, l'ensemble des volumes de Georges Perec, publié dans « La Librairie du ^{xxi}^e siècle », lui est aujourd'hui dédié.

Maurice Olender

Préface

Claude Burgelin

1957. Georges Perec a vingt et un ans. Il est un étudiant (en histoire) qui n'étudie plus. Il voudrait écrire, n'y parvient guère : un ensemble de brefs textes intitulé *Manderre*, lointainement inspiré de *Paludes* ; dans la revue *Les Lettres nouvelles* que dirige Maurice Nadeau, des notes de lecture, dont une assez longue sur le livre du romancier yougoslave Ivo Andrić, *Il est un pont sur la Drina*. Il est en grand désarroi, supportant mal la solitude de sa chambrette rue Saint-Honoré et surtout de n'arriver à rien dans ses tentatives d'écriture : « Je veux écrire, mais je rencontre d'insurmontables barrages, et j'ai été incapable en six mois de terminer un seul des textes que j'avais entrepris. Un roman illisible, quelques petits textes plus ou moins satisfaisants sont les seules choses que j'ai pu achever en deux ans d'efforts à peu près incessants », écrit-il à Maurice Nadeau¹.

En juin 1956, il a commencé une psychanalyse avec Michel de M'Uzan. Cette analyse le requiert fortement. Mais, en juin de l'an suivant, il la dit « partiellement bloquée² ». Par ailleurs, il a fait connaissance, par l'intermédiaire de sa

1. Lettre du 12 juin 1957, reproduite in Maurice Nadeau, *Grâces leur soient rendues*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 430.

2. *Ibid.*

cousine Ela, d'un groupe d'intellectuels et d'artistes yougoslaves qui se trouvent alors à Paris. Plus âgés que lui, ils ont déjà le pied à l'étrier : Stojan Ćelić, Mladen Srbinović¹, Zoran Petrović sont des peintres qui commencent à percer ; Žarko Vidović est un jeune professeur d'histoire de l'art : il a trente-cinq ans et a traversé les épreuves de la guerre (emprisonnement, camp, évasion...) ; il a amené avec lui son étudiante et maîtresse, Milka Čanak. Georges Perec fréquente assidûment ce groupe, passe des soirées à boire avec eux et à les écouter – notamment Žarko, doté d'une évidente autorité intellectuelle. Et il s'éprend silencieusement de la discrète Milka².

« Démerde-toi absolument pour sortir victorieusement des multiples impasses où tu te trouves », écrit Jacques Lederer à Georges, son meilleur ami³. « Pars, agis, lance-toi dans le vide, commets des gaffes, chamboule tout, fais de la corde raide⁴ », lui répond Perec comme en réplique quelques mois plus tard. Le lancer dans le vide, fut-ce la décision prise de faire son service militaire en décembre 1957, où il se trouvera affecté chez les parachutistes ? Plus sûrement, ce fut, auparavant, de partir fin juillet pour la Yougoslavie.

1. Mladen Srbinović (1925-2009) est l'auteur de la gravure reproduite sur la jaquette du présent volume. Août 1957, Perec écrit : « Mladen à Belgrade a fait mon portrait : me voilà célèbre » (« *Cher, très cher, admirable et charmant ami...* ». *Correspondance Georges Perec-Jacques Lederer*, Paris, Flammarion, 1997, p. 40).

2. Sur les relations de Perec avec ce groupe et sur son voyage en Yougoslavie, cf. les chapitres 16 et 18 de la biographie de David Bellos, *Georges Perec. Une vie dans les mots*, Paris, Seuil, 1994. Bellos a pu rencontrer les personnes qu'a connues Perec, à commencer par Žarko Vidović et Milka Čanak.

3. « *Cher, très cher, admirable et charmant ami...* », *op. cit.*, p. 37 (fin juillet 1957).

4. *Ibid.*, p. 226 (1^{er} mai 1958).

« Rappelle-toi au fait que ma “guérison” part du jour où j’ai pris le train pour Belgrade¹. »

« Est-ce qu’on guérit ? Non, on change². » Le séjour en Yougoslavie ne dura que six semaines. Parti avec l’idée de conquérir Milka, il échoua... « J’ai failli avoir Milka », lâche-t-il dans une lettre à Jacques Lederer. Mais d’avoir risqué avec elle des gestes, des mots l’emplit de bonheur : « Je crevais de joie parce que de toute façon j’avais franchi l’un de mes plus difficiles barrages. » Il a passé un seuil : « Cette joie de pouvoir me définir comme un homme, plus comme un fils³. » Le ton des lettres à son ami Jacques est particulièrement allègre et bondissant. Il se sent relancé d’avoir marqué quelques points avec Milka, d’avoir su trouver place dans cet univers (articles à rédiger), d’avoir fait des rencontres, de se sentir stimulé dans ses projets d’écriture (envisionnant une pièce plutôt burlesque, riche en duels et en cadavres, intitulée *Les Amis parfaits*⁴).

Le 8 septembre, il est de retour à Paris. Rendez-vous avec de M’Uzan le 10 – avant d’interrompre peu après l’analyse. À peine revenu, le voici rédigeant dans l’urgence un roman tout imprégné de son expérience yougoslave : *L’Attentat de Sarajevo*. C’est, littéralement, son premier

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 42 (août 1957).

3. *Ibid.*, p. 40-42.

4. Dans cette même lettre d’août 1957, expédiée de Yougoslavie, on trouvera, développé sur plusieurs paragraphes, le scénario des *Amis parfaits*. On en citera seulement le dernier : « Vladimir devient roi – Joris et Paul se battent en duel pour Estella – Mais celle-ci s’enferme dans un couvent – Joris tue Vladimir et déclare l’empire – Paul devient communiste et prend le maquis – Estella, apprenant la mort de Vladimir, rejoint Joris et le tue, puis se pend, cependant que des soldats jettent dans la pièce le cadavre de Paul – Rideau. »

« *Cinquante-Trois Jours*¹ ». En effet, tel Stendhal dictant *La Chartreuse de Parme* en cinquante-deux jours, il dicte le livre à une de ses anciennes camarades du lycée d'Étampes qui avait une formation de sténodactylo, Noëlla Menut². En cinquante-trois jours ? En tout cas fort vite, en guère plus d'un mois et demi, puisque le 20 décembre le texte, confié au Seuil (via Jean Duvignaud) et aux Lettres nouvelles, a déjà été lu par Jean Paris (au Seuil) et par Maurice Nadeau.

Perec commence par ce pastiche de télégramme cette lettre à Lederer : « – PARIS – 20 DÉC 57 – STOP – LIVRE REFUSÉ MAIS ENCOURAGEMENTS EXTRÊME-MENT POSITIFS PAR PERSONNALITÉS ÉMINENTES MONDE LITTÉRAIRE ET ÉDITION – LETTRE SUIT – GEORGES – » De fait, les deux éditeurs sollicités mettent les formes dans leur refus. Nadeau lui aurait dit : « Compte tenu de cette rapidité, de mon âge, etc., etc., pas mal du tout. Si refait bon bon. » Quant à la « fichue note de lecture » de Paris, « les adjectifs décrivant l'échec du bouquin me feraient rougir de plaisir (ne suis-je pas un écrivain puceau puisqu'encore impublié ?) si j'autorisais ma plume (tu parles d'une plume !) à les répéter³ ».

1. « *Cinquante-Trois Jours* » est le livre auquel Perec travaillait au moment de sa mort. Il a été publié aux éditions P.O.L en 1989 par les soins de Harry Mathews et de Jacques Roubaud.

2. Noëlla Menut-Terrail (décédée en 2015) est la « Nono » à laquelle il est fait allusion dans la correspondance Perec-Lederer (« *Gaspard* est dans les mains expertes de Nono qui va me mettre plein de brouillons informes et disgracieux sous la forme attrayante d'épreuves normalisées, facilement corrigeables », (« *Cher, très cher, admirable et charmant ami...* », *op. cit.*, p. 404). Elle fit don à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) du tapuscrit dédié de *L'Attentat* qu'elle détenait.

3. *Ibid.*, p. 51-54 (20 décembre 1957).

Sitôt refusé, *L'Attentat de Sarajevo* est mis à l'écart : « Je le reprendrai peut-être, mais auparavant, je préfère, pendant un an au moins, creuser jusqu'au bout un sujet nouveau. » Le sujet nouveau, c'est le roman *La Nuit* qui va devenir *Le Condottière*¹. Perec perdra ensuite le tapuscrit de *L'Attentat* : il ne sera retrouvé qu'après sa mort.

« *J'ai tant souffert d'être "le fils" »*

Lecteur, c'est avec un Perec inattendu que tu vas faire connaissance. On ne retrouvera guère ici l'écrivain à la drôlerie étincelante ni l'architecte-acrobate virtuose de *La Vie mode d'emploi*. Mais on se souvient l'avoir accompagné sur ses versants plus sombres, du côté du désarroi et de la difficulté d'être (*Un homme qui dort*, certaines pages de *W ou le Souvenir d'enfance*). Récemment (2012), on l'a vu se débattre avec la tunique de Nessus du faux, tentant de se libérer d'une identité de faussaire (*Le Condottière*).

Aujourd'hui, nous voici conduits dans d'autres galeries de son labyrinthe. Perec va y essayer des voies d'écriture où il ne se risquera plus, frôlant le roman d'analyse psychologique, esquissant une histoire d'amour et de jalousie. Lecture achevée, on se dira peut-être que c'étaient là des chemins qu'il a bien fait de ne plus emprunter.

Alors, changeons de regard. Ce roman se trouve publié près de soixante ans après sa rédaction. L'édifice Perec est dorénavant bien connu. Il nous importe donc de mieux savoir sur quelles fondations il s'est construit. *Le Condottière* constituait une première arrière-salle. Avec *L'Attentat de Sarajevo*,

1. Longtemps cru perdu et retrouvé par David Bellos ; publié en 2012 aux éditions du Seuil, « La Librairie du xxi^e siècle », préfacé par Claude Burgelin.

on découvre la salle qui le précède. Ou plutôt quelques-unes des coursives, quelques-uns des praticables qui relient chez ce très jeune écrivain ses avant-scènes et ses arrière-scènes.

C'est avec le scénario Hamlet¹ que se débat l'auteur-narrateur de *L'Attentat de Sarajevo*, un « je » quasiment au premier degré, oscillant entre récit autobiographique et fiction. Je-Hamlet semble tout un temps accaparé par la conquête de Mila-Ophélie. Cette Mila est la transposition, sans déguisement aucun, semble-t-il, de la Milka connue à Paris et suivie à Belgrade. Ladite Mila est la maîtresse de son jeune professeur, l'historien d'art Branko, lui-même double gémellaire du Žarko fréquenté à Paris et mari qui délaisserait son épouse, Anna, demeurant, elle, à Sarajevo.

Le narrateur semble n'avoir qu'un projet : conquérir Mila. Ou plus exactement la posséder. Est-il vraiment épris de Mila ? On peut en douter. Elle n'a que peu de présence. On ne saura presque rien d'elle, ni de son aspect (blonde ? brune ?) ni de ce qui l'anime. Elle demeure bien silencieuse. « Je » ne semble guère empressé de la connaître ni même de parler vraiment avec elle. L'essentiel de ce qui est dit à son propos concerne les relations en dents de scie qu'elle a avec son amant encombrant (et souvent absent), Branko. Ce qui compte pour le narrateur est de s'être prouvé qu'il était à même de conquérir Mila, non de s'engager dans une histoire avec elle.

C'est de l'image de Mila qu'il s'est d'abord épris. La cristallisation amoureuse serait née de la vision de sa photo chez Branko, à Paris. Quand il la rencontre, il aperçoit une femme

1. Que le scénario Hamlet le concernât, on en a cette trace : « au dos de la photo de mon père, j'ai essayé d'écrire, à la craie, un soir que j'étais ivre, sans doute en 1955 ou 1956 : "Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark." Mais je n'ai même pas réussi à tracer la fin du quatrième mot. » (*W ou le Souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975, p. 41).

« extraordinairement simple, toute de calme et de douceur », dont l'émeuvent la sérénité, la « tendresse du visage et du corps ». Cette image de douceur maternelle perdurera tout au long du livre¹. En même temps, « cet ange du silence » apparaît insaisissable. « Je n'arrivais jamais à me faire une opinion quelque peu cohérente sur elle. [...] Elle me glissait sans cesse entre les doigts. [...] C'est peut-être en partie pour cela aussi que j'en devins amoureux. » Une présence absente ? Un fantôme maternel qui échappe, qui s'échappe² ?

De Branko, on en sait davantage. Il est caractérisé – caricaturé – comme un personnage exubérant, sonore, aux traits peu avantageux (comparé à plusieurs reprises à Mathurin Popeye), aux propos torrentiels et confus, cherchant une bizarre synthèse entre Hegel et François d'Assise. Un « énervé mégalomane »... mais le narrateur, lucide, dit bien qu'il ne sut, une fois vues les photos de Mila, se « définir » que « d'une manière agressive par rapport à lui ». Poussant plus loin la pointe de son scalpel, il avoue sa mauvaise foi, laissant entendre qu'il a pu tricher avec la vérité des faits et des instants. « Il me semble parfois que les raisons qui m'ont poussé ne concernent pas tellement mon amour pour Mila que... » Au lecteur de compléter ces points de suspension mis par l'auteur. C'est avec Branko qu'il veut en découdre.

Une fois obtenu de Mila ce qu'il en voulait, le narrateur l'abandonne presque aussitôt pour se précipiter chez

1. De sa mère morte à Auschwitz en février 1943, Perec n'a gardé aucune mémoire et ne détient comme substituts de souvenirs que quelques photos.

2. On se souvient de cette notation poignante de *W ou le Souvenir d'enfance* : « Désormais, il ne viendra à toi que des étrangères ; tu les chercheras et tu les repousseras sans cesse ; elles ne t'appartiendront pas, car tu ne sauras que les tenir à part... » (*ibid.*, p. 137-138).

son vrai-faux rival (et même aller vivre chez lui !) afin qu'il ne la voie plus. L'essentiel pour « je » paraît donc de se confronter à lui, de marquer sa victoire. Mila-Ophélie est laissée en plan tandis que Je-Hamlet part pour Sarajevo, où vivent Branko et son épouse, tenter d'en finir avec cette nouvelle incarnation de Claudius.

Le livre va se clore de façon bien hamletienne là encore. Le narrateur ourdit un scénario machiavélique pour se débarrasser de Branko en le faisant revolveriser par son épouse manipulée par lui. Cet attentat de Sarajevo, préparé de façon bien peu crédible, ne se réalisera pas, pas plus qu'Hamlet ne mène à bien la vengeance qui l'obsède. Le roman s'achève sur le départ précipité du narrateur filant vers Paris, se détachant en un tournemain de Mila, de Branko, d'Anna. Et se débarrassant de toute cette histoire qui semble brusquement ne plus le concerner.

Sitôt achevé *L'Attentat de Sarajevo*, Perec s'attelle à la rédaction de ce qui va devenir *Le Condottière*. Il en trouve immédiatement la phrase inaugurale : « Madera était lourd. » Madera ou plutôt son cadavre. Tuer le mâle dominant (le père ou son tenant lieu), en l'occurrence le commanditaire qui le condamne à fabriquer du faux et à s'enclorre dans la condition de faussaire, dégage la route de Perec écrivain. Claudius enfin exécuté – et la libération ou du moins la sortie du mensonge devient possible. Le meurtre de Dampierre, sur lequel s'ouvre *Le Condottière*, accomplit l'attentat manqué de Sarajevo.

« J'ai su vaincre l'ombre de ce soldat casqué qui tous les soirs pendant deux ans montait la garde devant mon lit et me faisait hurler dès que je l'apercevais¹. » Ce « sol-

1. Lettre d'avril 1956, citée par David Bellos, *Georges Perec, op. cit.*, p. 170.

dat casqué » montant si près « la garde » – figure où se mêlent une imago paternelle devenue terrifiante et d'autres fantasmes élaborés à partir des souvenirs de la guerre –, il lui faudra, à maintes reprises, reprendre le combat contre lui. « J'ai tant souffert d'être "le fils" que ma première œuvre ne peut être que la destruction totale de tout ce qui m'engendra (le bourreau, thème connu, automaïeutique)¹. » Tuer le père métamorphosé en personnage sadique – ou son substitut, ici ce *big brother* qu'est Branko, encombrant et « lourd » comme Madera – est pour le Perec de vingt et un ans un programme narratif ou un préalable indépassable.

La thématique de l'inhibition et de l'échec a ravagé le jeune homme. « Impuissance – à vivre, à aimer, à rapporter quelque chose de moi aux autres. »

Où trouver chaque soir assez d'espoir pour avoir envie de vivre le lendemain ?

La cause superficielle : la solitude.

La cause profonde : l'impuissance.

La cause première : le manque de confiance.

La cause cachée : le manque de tendresse.

Ces phrases sont tirées de lettres de 1956². « Je veux être homme. » Depuis une première aventure tout jeune homme, sa vie sentimentale et sexuelle est plutôt désertique. Cette difficulté à accéder à l'âge d'homme a été à l'évidence centrale dans sa psychanalyse. La conquête de Milka représente donc un enjeu personnel décisif. Le « J'ai

1. « *Cber, très cber, admirable et charmant ami...* », *op. cit.*, p. 277 (7 juin 1958).

2. Rapportées par David Bellos, *Georges Perec, op. cit.*, p. 170-171.

failli avoir Milka » annoncé à Jacques se poursuit par un « Merde. Je comptais faire la surprise au Dem¹ ». Le sentiment d'avoir enfin affirmé auprès de Milka sa virilité et sa capacité aux gestes et mots de l'amour (même si...) lui fait écrire ce robuste : « Que Dem vienne, je l'attends de pied ferme = le pied étant l'équivalent du membre – S'il veut m'enculer, je l'embroche – à la fin de l'envoi, je touche². » De M'Uzan et Žarko/Branko, même traitement ? Autrement dit, *L'Attentat de Sarajevo* est... une lettre à de M'Uzan ? Une sortie d'analyse façon porte qui claque ? En tout cas, l'expression d'une réassurance narcissique, ne serait-ce que parce que l'impuissance à faire œuvre d'écrivain (même si...) a été vaincue.

*Topličin Venac*³

I Vitelloni est un film de Federico Fellini datant de 1953. L'image de ces « grands veaux » a fait mouche. Le film évoquait la vie effondrée de jeunes gens de Pescara sans projet ni gagne-pain, mollement intéressés par les filles, perdant leur temps à glander en bande, errant de bar en bar, cultivant l'art d'être lourdement légers. Parmi eux un apprenti écrivain.

Une histoire des années cinquante... Comme l'est *L'Attentat de Sarajevo* ? L'essentiel des activités du narrateur et du

1. Le Dem = Michel de M'Uzan. Ces mots sont suivis entre parenthèses par « Cette phrase est un chef-d'œuvre !!! » (« *Cher, très cher, admirable et charmant ami...* », *op. cit.*, p. 40 – août 1957). Sur les rapports de Perec avec la psychanalyse, cf. Claude Burgelin, *Les Parties de dominos chez Monsieur Lefèvre. Perec avec Freud, Perec contre Freud* (1996), Strasbourg, Circé, 2002.

2. « *Cher, très cher, admirable et charmant ami...* », *op. cit.*, p. 42.

3. Un titre auquel Perec avait songé. Topličin Venac est le nom de la rue de Belgrade où habite Mila.

groupe de Yougoslaves qu'il fréquente à Paris puis à Belgrade est l'errance dans la ville entre bistrots et repaires d'« amis », attentes sans trop de buts, avec bien des cigarettes et des temps morts. Et passablement d'alcool. Il s'écoule dans ce roman de belles quantités de rakis et de slivovitz. « Je » est plus qu'à son tour homme qui dort, cherchant à tromper sa solitude à laquelle le renvoient ses longues stations dans les bistrots (« Incapable de comprendre ce qui se racontait autour de moi, sourd donc, et muet, et triste par-dessus le marché¹ ! »). À part la poursuite de Mila, rien ne le requiert ni ne le retient.

Pourtant, la tonalité du livre n'est pas celle déprimée ou oppressante d'*Un homme qui dort*. Belgrade est évoquée comme une ville sans attraits particuliers. Cependant, Perec réussit à en dégager une atmosphère, une présence, à force de faire et refaire le parcours des endroits où retrouver Mila ou quelque relation amicale. La litanie des noms de rues (Topličin Venac, Knez Danilova, Terasie), d'endroits marquants de la ville (Kalemegdan, Dedigné, Topčider), de bars ou de restaurants (le Jadran, le Balkan, les Deux Cerfs, le Skadarlija...) indique une familiarisation avec ces lieux comme avec la langue serbe, dont quelques mots ou phrases parsèment le texte. En arrière-fond de la conquête de Mila, l'esquisse de la conquête d'une ville² ?

1. Voir *infra*, p. 92.

2. La Yougoslavie est alors un « pays de l'Est » en mauvaise relation avec les autres « pays de l'Est », eux de l'autre côté du rideau de fer. Faut-il donner à ce voyage « à l'Est » une connotation particulière pour Perec ? Dans cette Serbie, métaphore d'une impossible Pologne, il chercherait à la fois une figure maternelle toute de douceur et à régler ses comptes œdipiens.

Sentimentalité, goujaterie, ironie

L'Attentat de Sarajevo est un galop d'essai mené au galop. Écrit trop vite, il n'évite ni les négligences, ni les redites, ni les lourdeurs. Dans la première moitié du livre, le besoin de coller aux événements vécus arrête sans doute la nécessaire distance. La cohérence de l'ensemble est fragile et on sent bien que l'attentat projeté n'est qu'un procédé narratif assez mal maîtrisé.

Mais on a d'ores et déjà affaire à un écrivain. Par quelque chose dans le ton, dans la manière de marquer les limites ou les impostures de ses conduites et sentiments, lorsqu'il raconte ses avancées et ses arrêts dans la carte du Tendre avec son héroïne. Par le besoin qu'il a eu d'introduire en contrepoint de cette aventurette sentimentale un arrière-fond : l'Histoire, avec ses petites causes, ses grands effets et ses jeux de hasard qui se transforment en destin.

On sait les affinités qui rattachent Perec à Flaubert. Une des données stimulantes de ce livre est la façon dont le tout jeune écrivain s'est souvenu de l'art qu'a eu son prédécesseur de manier en même temps le premier degré et l'ironie cinglante. Flaubert accompagne Frédéric ou Emma dans leurs rêves et rêveries et, du même trait de plume, torpille leurs illusions. De même, Perec laisse ici parler en même temps la sentimentalité fleur bleue, une dose de goujaterie et pas mal d'ironie, parfois solidement appuyée. La charge est soulignée quand « je », montrant à Sreten¹ la maison

1. Dans le tapuscrit, ce personnage est graphié « Streten ». Dans un feuillet ajouté, Perec dit qu'il faut rectifier et l'appeler « Sreten », qui est effectivement un prénom serbe. Mais il faut croire que ce lapsus s'est inscrit dans sa mémoire, puisqu'on le retrouve sous ce nom de « Streten » dans *Le Condottière*. Ce personnage du peintre Sreten/Streten est, selon David Bellos (*Georges Perec*,